

peut encore affirmer que la « théorie enferme », que la « problématique bloque » ? Qui ignore encore que pour pouvoir choisir parmi l'infinie multiplicité des faits à observer, pour pouvoir les discerner, les accumuler et leur donner un surplus de sens, il convient d'abord de disposer des indispensables construits et concepts permettant de les relier les uns aux autres de manière significative ? A ce niveau on n'est jamais loin des réflexions théoriques, fussent-elles implicites. Pour qui veut les expliciter — et n'est-ce pas là notre devoir de scientifique ? — force est de recourir à un certain nombre de postulats et d'hypothèses dont l'expérience personnelle évoquée par les chercheurs de l'ORSTOM constitue justement une illustration parmi d'autres ? Chaque chercheur possède, de par son expérience, un bagage théorique qu'il utilise nécessairement dans ses choix de recherche. Que celui-ci ne soit pas figé est une évidence, puisque fort heureusement la valeur du savoir scientifique ne dépend plus, de nos jours, de sa prétention à détenir la vérité absolue, mais de sa capacité à formuler, à tester et à améliorer ses explications.

Notre travail consiste bien à élaborer des critères permettant d'apprécier des hypothèses concurrentes sous les deux rapports de leur cohérence interne et de leur applicabilité au réel.

Dans le Tiers Monde comme ailleurs, c'est par l'élaboration de théories qui résistent à la confrontation avec la pratique que progressent logiquement non seulement la géographie, mais toutes les disciplines scientifiques. Faut-il encore répéter qu'opposer théorie et pratique constitue une fausse querelle, tout aussi fausse que celle du début des années soixante-dix entre quantitatifs et qualitatifs alors que chacun pourrait admettre aujourd'hui que la question fondamentale est d'utiliser les outils qui sont le mieux appropriés au travail effectué. Géographie active, engagée, multidisciplinaire, que celle de la géographie tropicale, tout comme celle que mènent d'autres géographes sur d'autres terrains, qui ne sont pas « au-delà de la démarche scientifique », bien heureusement ! — Antoine BAILLY, *Université de Genève*, Jean-Bernard RACINE, *Université de Lausanne*.

## L'ESPACE GÉOGRAPHIQUE

n° 4 - 1984

Point de vue

### ITINÉRAIRE AFRICAIN

Michel BENOIT

Il s'agirait plutôt d'une navigation à vue par temps de brume ! Les choses ont vraiment commencé au Chari-Baguirmi en 1966. Je crois bien que je ne rattraperai jamais ce rêve-là... Mais c'est sûrement lui qui me fait courir.

Après avoir investi dans diverses techniques de travail, je suis revenu à des façons plus sobres, permettant un contact plus spontané avec les populations et ménageant l'intuition, si précieuse. Bien sûr, je dis cela aujourd'hui que le fruit des premières expériences m'offre le luxe de la simplicité. Au début, on se rassure comme on peut...

#### *Le chemin de l'Afrique passait par Paris*

Paris en 1968 et ... deux hommes qui me donnent une chance que je n'oublie pas. Un an plus tard, j'entre comme élève à l'ORSTOM. C'est la spécificité géographique et la technique qui me préoccupent alors. Cela nous préoccupait tous d'ailleurs. Je découvre le structuralisme — pour dire les choses rapidement — et veux m'en inspirer pour comprendre l'organisation de l'espace humanisé. Pourquoi pas ? Mais d'abord partir ! Ah ! une faute : ne pas avoir fréquenté, alors, les « Langues orientales ».

Ouagadougou en 1970. Une équipe de bronze — Barral, Lahuec, Marchal — m'accueille là-bas en ami mais une expérience se profile à l'horizon... Le pluridisciplinaire existe, nous allons le rencontrer ! En attendant, un sujet riche : l'immigration mossi en pays bwa pwesya et nahatusyo. Obligatoire, intéressant et frustrant : des siècles d'histoire roulement sous nos yeux et nous avons le choix entre « l'épuisement des sols » et la « nécessité de payer l'impôt ». C'était les concepts en cours à l'époque. N'en parlons plus... Ces travaux seront poursuivis en 1972 dans le cadre d'une convention sur les « migrations mossi et bissa ». Je place un article ou deux, dans l'esprit de « L'Espace géographique » qui débute. Ma géographie, c'était l'analyse structurale de l'espace utilisé par l'Homme. Je cherchais des « équilibres ». Précis certes, mais un peu sec et ... dangereux. Enfin, je crois qu'il fallait en passer par là !

Je découvre les statistiques et l'art d'enfoncer des clous avec un marteau-pilon. En les tordant, forcément... Je vois mesurer de façon compliquée des choses que nous ne connaissons pas. C'est méritoire mais notre première urgence est bien la « sympha-

Fonds Documentaire IRD



010025459

Fonds Documentaire IRD

Cote : B\*25459 Ex : un'écue

thie » avec les gens et l'observation, pas — pas tout de suite — le traitement de données pour le moins arbitraires. Premier avertissement ! Se méfier de l'outil. Pourquoi cherche-t-on ? Pour qui ? pas de réponse encore... C'est le pari apparemment stupide : vouloir connaître autrui sans se connaître soi.

Douze jours sur le Béli et dans l'In Sélouman avec Henri Barral. On ne pose pas une seule question aux gens — et quelles gens ! — de toute la tournée. Ce n'est pourtant pas faute de les avoir rencontrés. Deuxième avertissement ! J'en reviens songeur mais aujourd'hui je sais que c'est lui qui avait raison.

Un petit créneau dans le programme multidisciplinaire « Migrations mossi » apparaît alors, permettant de préciser un projet qui me tient à cœur : les Peul et l'espace pastoral en Savane. En Savane puisque H. Barral est au Sahel. Je découvre les Feroobé de Barani. Il était temps ! J'allais passer à côté de la vie pour cause d'épistémologie ! Mais ce n'est qu'un créneau pour l'instant.

#### *L'apprentissage se fera par l'exemple*

Le travail d'équipe est instructif — à sa façon — et il n'y a pas que cela à Ouaga. Je vois évoluer certains collègues et comprends ce qu'est un homme de terrain : celui qui « y va » par goût, écoute, regarde, vit, respecte et n'a pas d'a priori à vérifier et encore moins le désir de changer les hommes, parce que là, je le sais, il n'y a pas de dialogue sérieux possible. En l'occurrence, ce sont les Peul qui me changent et me font comprendre ce qu'est la Brousse. Nous dirions la — leur ? — nature, ce que n'avaient pas fait les Mossi et les Bwa.

#### *Essayer d'écrire pour tous*

Je décide de n'écrire qu'avec les mots du *Petit Robert*. Mes premiers textes étaient illisibles, y compris une thèse de 3<sup>e</sup> cycle sur les « Espaces agraires Mossi en pays Bwa ». L'année est difficile — nous sommes en 1973 — pour des raisons administratives et compte tenu des conceptions locales du travail en équipe. Il faut attendre pour publier. Attendons...

Séjours à Dokuy, Barani, dans les pays de la boucle de la Volta Noire, chez les Mossi, les Bwa et un peu chez les Peul. C'est l'année de « la » sécheresse si bien « expliquée » par les collègues bénéficiant du recul nécessaire. Les autres ont fait ce qu'ils ont pu... J'en profite pour signaler que c'est Barral qui a sauvé les Alkasséybaten de l'Oudalan à cette époque. Mais cela est une autre histoire... J'aide les démographes de l'équipe et considère ma propre information, sur la pénétration mossi au Bwamu, d'un œil différent, tout en faisant une typologie des aires pastorales du pays. Toujours les deux programmes en 1974 : étude des « migrations mossi et bissa » (3<sup>e</sup> année) et des « espaces pastoraux soudaniens » (2<sup>e</sup> année). La plus grande partie de mon temps est consacrée au premier, mais un texte sur les « aires pastorales soudaniennes de

Haute-Volta » deviendra le *Travaux et Documents ORSTOM* n° 69.

#### *Moins de « recherche » et plus d'« Afrique » !*

Ecologie du pastoralisme à plein temps en 1975 : appréhender l'accroissement des densités humaines et animales, observer la perpétuation de la pratique pastorale, comprendre la perception qu'ont les Peul de la « dégradation » des ressources. Bref, situer l'accroissement de la consommation de l'espace. Je tourne autour du pot de l'illusoire dichotomie culture-nature... Je traite mes résultats de 1973 et 1974 au Boobola quand je ne suis pas au Yatenga oriental chez les Torobé, Peul et Silmi-Mossi.

De nouvelles investigations sont prévues dans l'Est, mais je ferai marche arrière : c'était trop ambitieux matériellement. Rien non plus sur la région du Liptako-Gourma comme prévu avec H. Barral, mais un article en commun cependant, malgré son départ. Début de rédaction du « Chemin des Peul du Boobola ». Cette période, de juin 1976 à mai 1977, est consacrée à des tâches de rédaction et à des enquêtes en pays bissa, vite interrompues. Le « Chemin des Peul » obtient son visa et part aux Editions de l'Office où l'équipe d'Hélène Dardenne en fera un livre que le manuscrit ne laissait pas espérer.

#### *Une analyse respectueuse de l'altérité*

La réalité est contraignante. Je n'ai pas eu le choix des interprétations mais il est vrai qu'une « Tribune » de Marshal Sahlins — dans « *Le Sauvage* » je crois — m'a beaucoup aidé...

L'exploitation inconsidérée d'un milieu compromet parfois des genres de vie fondés sur l'utilisation de ressources renouvelables. Dans ce cas, ce n'est pas le problème de la multiplication des biens qui doit être posé mais celui de la survie du groupe dans son environnement et dans le cadre de son diagnostic sur la Nature. On comprend pourquoi, dans cette optique, l'étude du pastoralisme était une des plus urgentes : le système économique sur lequel il est fondé paraît d'autant plus vulnérable qu'il est plus extensif. C'est du moins ce que j'écrivais à l'époque...

Pour les pasteurs, la nature est la richesse. Elle est utilisée directement en vue de la perpétuation du groupe et non pour la satisfaction de besoins croissants. Cette utilisation implique une technologie consommant peu d'énergie : il s'agit d'ajuster par la mobilité la pression du groupe aux ressources estimées. La richesse en bétail n'a de sens qu'en fonction de la disponibilité de l'espace. L'état pastoral est celui d'un homme dont le genre de vie est basé sur l'élevage prédateur et non-interventionniste, avec ce que cela implique d'autarcie, de mobilité saisonnière ou migratoire et de priorité accordée au troupeau et au lait. Ce refus de l'intervention ne veut pas dire qu'il n'y a pas une histoire de l'environnement. Le pasteur — lui

aussi— fabrique son paysage, mais son projet n'est pas la possession de l'espace et l'aliénation de la nature. C'est sa gestion en tant qu'espace vital et sa recherche en tant qu'espace de sécurité. La mobilité est l'art des Peul du Boobola, presque une fin. Un moyen politique aussi, probablement, mais je n'en ai pas dit autant à l'époque !

On a compris que l'espace —pastoral en l'occurrence— n'est plus pour moi un sujet en soi, mais un préalable pour « entrer » dans une nature où la liberté des hommes est un élément parmi d'autres. Et ce n'est pas la rabaisser que de lui donner droit de cité en admettant la diversité des « réponses » ! Au contraire ! L'outrecuidance est de postuler un Homme universel (qui ressemble curieusement à l'homme de la rue occidental) en en faisant —en plus— l'Ange exterminateur d'une nature supposée maudite. Oui, ce qui compte d'abord dans la chronologie de l'analyse, ce sont les idéologies et les diagnostics sur le milieu et sur les sociétés voisines. Je touche là le fond de mon « écologie » : elle sera « l'histoire humaine de la nature ». L'expression est de S. Moscovici. Il vaudrait mieux parler de « natures » d'ailleurs. Et, bien sûr, cette quête devient une conscience et un outil dont je peux me servir ! Et c'est urgent : on bouscule des civilisations et on s'étonne ensuite —ou fait-on semblant ?— que les natures qu'elles géraient et animaient se cassent aussi ! Et comble de cynisme, on les accuse de « dégrader » la nature qu'on juge a posteriori admirable. L'« Enfer Vert », à moitié démoli aujourd'hui, se trouve soudain paré de toutes les vertus. « Il faut sauver la forêt ! ». Eh bien... mais il ne fallait pas insulter la nature pygmée ou indienne !

#### *Revenons en juin 1977*

Un projet de collaboration, sur le Yatenga avec J.Y. Marchal, échoue : il a quitté la Haute-Volta. Décidément, tout le monde s'en va... Si les Feroobé sont ce qu'ils sont parce qu'ils le veulent —dans le contexte planétaire que l'on sait—, pourquoi pas les Mossi ou les Bwa ? Je réfléchis sur ces bases à mes résultats de 1971 et retourne au Bwamu avant d'écrire « Oiseaux de Mil ». Puis, tournées au Yatenga : preuve par neuf de ma démonstration au Boobola et triste « terrain ». Des pasteurs sans brousses... Rédaction d'un « Nature peul du Yatenga » qui ne me plaît guère... Il devient évident que s'intéresser au sort de telle ou telle population sans se préoccuper du devenir de ses ressources et de sa nature —et réciproquement d'ailleurs !— ne sert à rien. Encore faut-il qu'elle le veuille. Ce qui va se produire avec les Djelgobé de l'Oudalan. Science et conscience enfin ! Oh ! sans illusions... tout va si vite et nous sommes bien embarqués sur le même rafiot percé...

#### *Mais en attendant ?*

En 1978, j'éprouve un besoin urgent d'émerger des tonnes de conformisme qui accable un Sahel qui n'en peut mais. Et la « sécheresse » donc ! L'occa-

sion d'une mission en Guyane se présente. Impressionnant certes, mais il devient vite évident qu'il faut retourner en Afrique. En Oudalan ! Je réfléchis à l'idéologie pastorale et dialogue vraiment pour la première fois. J'ai des hommes en face de moi, plus des « enquêtés ». Rédaction de « Oiseaux de Mil ». Je suis l'ancien à Ouagadougou et m'apprête à « passer le flambeau » lorsque une curieuse affaire revient au devant de l'actualité Oudalan : celle du forage Christine. On veut mettre l'eau au cœur du dernier espace vierge —10 000 ha !— du Sahel voltaïque et on veut mon avis. Parfait ! Il ne me reste plus qu'à demander le leur aux nomades du Séno Mango. Des Peul et des Kel Tamachek.

#### *L'eau fait le désert au Sahel des nomades !*

Tournées en Oudalan en 1979 et 1980. Les éleveurs sérieux comprennent que ce projet risque de les détruire car au Sahel —compte tenu des méthodes d'élevage locales et de la charge globale— les points d'eau chassent l'herbe. Ceux qui sont plutôt favorables proposent des conditions d'exploitation irréalistes. Ce terrain sera fabuleux mais moralement épuisant : « Benoit ! C'est ta parole qui peut garder le Séno Mango ! ».

#### *Quel avenir pour cette région ?*

Je propose que le forage ne soit pas ouvert. Pour des raisons d'opinions : une ouverture est loin de faire l'unanimité dans la région. Ceux qui ne la voient pas d'un trop mauvais œil réclament des conditions de gestion qui paraissent irréalisables. Ce ne sont d'ailleurs pas les éleveurs les plus responsables et les plus efficaces. Pour des raisons économiques : le gain en bétail qui pourrait éventuellement intervenir au cours des premières années (il faudrait pour cela que le Séno Mango soit réservé aux seuls utilisateurs actuels) se fera très vite au bénéfice du Mali par émigration des gros troupeaux alors que la Haute-Volta verra ses derniers bons pâturages sahéliens rapidement dégradés. Quelle que soit la réalisation qu'on se propose, il est absurde d'intervenir en détruisant la matière première. On le ferait d'ailleurs pour un coût très voisin du capital bovin existant déjà dans la région. Une telle destruction interviendrait d'autant plus facilement que l'environnement et les ressources du Séno Mango sont d'une extrême fragilité. Pour des raisons écologiques : le prix à payer quant à la destruction du milieu et de la faune sauvage paraît lourd même en cas de réussite. Enfin, pour des raisons politiques et de voisinage international...

La qualité d'une politique au Sahel se mesurerait d'abord à sa capacité à freiner les phénomènes d'appauvrissement. En dehors d'une telle optique, « développer l'élevage » est une expression qui ne veut pas dire grand-chose. Augmenter le nombre des animaux ? Les bornes du cynisme seraient dépassées... Augmenter la qualité des carcasses ? Alors, il faudrait laisser les Djelgobé gérer le Séno Mango où il obtiennent actuellement d'excellents résultats

et améliorer des modes d'élevage de type « pay-sans ». Augmenter la production laitière ou la rendre telle qu'elle était il y a cinquante ans d'après des témoignages ? Alors, il faudrait intervenir pour une régénération des parcours dans les endroits les plus dégradés. Il faudrait boiser en espèces fourragères et mettre en défens. Il faudrait protéger ce qui peut l'être. Il faudrait « gérer » différemment certains parcours — autant de choses qu'il serait malhon-nête de laisser croire possibles actuellement.

Une réouverture de ce forage, déjà ouvert en 1972 et 1973, représenterait un investissement discutable et créerait une situation délicate et dangereuse pour la région. Au-delà des illusions, une telle opération reproduirait les mêmes effets : bétail décimé (10 000 vaches crevées en 73), parcours dégradés, prime à l'irresponsabilité offerte à des éleveurs peu motivés, peu compétents et d'autant moins respectueux des ressources locales qu'ils viendraient de loin concurrencer les autres. Le Séno Mango et ses abords sont exploités aujourd'hui et cela d'une façon respectueuse des ressources. L'urgence n'est pas de détruire un tel équilibre, mais de protéger la pièce centrale de ce système, c'est-à-dire le cœur du Séno lui-même et de restaurer les parcours de sa périphérie. Une volonté de régénération et de protection des ressources et de réhabilitation du genre de vie à la suite des échecs qu'il a pu connaître localement devrait se manifester à partir du Séno Mango vers le reste de l'Oudalan. Il ne s'agit pas de faire payer au Séno Mango et à ceux qui l'utilisent actuellement avec plus ou moins de bonheur les échecs enregistrés ailleurs. Il ne s'agit pas non plus d'encourager les Sahéliens à une plus grande dégradation de leur « capital nature ». Il s'agit au contraire de les inciter à le maintenir. Ce n'est pas travailler pour l'éleveur, aujourd'hui et dans ce type de milieu, que de vouloir multiplier des effectifs. Des régions comme le Séno Mango ne sont plus des « Far West » à conquérir mais des îlots miraculeusement préservés dans un contexte de saturation générale où la politique de la fuite en avant a atteint des limites dans tous les sens du terme. Sans préjuger, d'ailleurs, de la sincérité de certaines actions.

En tout cas, je suis maintenant d'un bloc... De plus en plus pessimiste — comment faire autrement ? Et stimulé d'autant.

#### *Le séjour voltaïque est terminé*

En 1981, je suis au Sénégal, en Haute-Casamance, à l'ouest du Niokolo Koba. Mes préoccupations coulent de source. Formellement, ce sont toujours les mêmes : caractéristiques de l'environnement, leur perception par les différents groupes (Kinsi, Bowé, Foulbé Fouta au sens strict, Foulacounda, Sarakollé, Mandingue), la protection classique (Parc National, forêts classées), relation entre les

groupes, concurrence vis-à-vis de l'espace. Le géographe fait — par métier — ce que beaucoup de protecteurs de l'environnement ne peuvent pas toujours faire malgré leur bonne volonté : *entrer* dans une nature donnée *par* ceux qui l'ont imaginée et créée, car depuis quelques millénaires et plus, la nature « sauvage », est la nature *du* « sauvage » entendons par là l'espace « civilisé » par autrui. Et la « civilisation » des biotopes n'est pas forcément incompatible avec la présence de la grande faune. Au contraire parfois : voir les bisons de la prairie indienne ou les buffles des jachères bwa ! Terrain difficile où je n'irai probablement pas très profond... On verra bien.

#### *Il existe, au Sénégal, un Ministère de la Protection de la Nature !*

J'ai du mal à m'empêcher de penser qu'on connaît moins l'Afrique aujourd'hui qu'il y a 20 ans et qu'on la connaît de moins en moins. On « tourne » de moins en moins et avec de plus en plus de préjugés...

Au Sénégal, l'autorité est consciente des réalités en matière de destruction des ressources. Mes inquiétudes vont peut-être être utiles. Etre enfin entendu ? Ma foi... Des projets voient le jour dans la partie steppique du pays — « steppisée » en fait ! — pour tenter de restaurer un peu de la grande faune pratiquement détruite dans les années 50. Il s'agit de travailler *parmi* les gens et *avec*, dans des écosystèmes pâturés et sans perturber le genre de vie. Telle est l'intention. Ne pas collaborer eut été peu logique ! C'est clair : il faut aider un projet d'essence morale et esthétique à se situer dans l'histoire de la Nature au Ferlo. L'avenir en fera de l'économie ou... rien du tout. Mais pourquoi ne pas avoir le courage de lui garder son vrai sens ?

On comprend pourquoi les soucis des conservationnistes ne sont pas — ici — incompatibles avec une réflexion sur le pastoralisme : ce sont les pasteurs qui ont le mieux préservé les quelques « grands espaces » qui restent — ils ont du mérite ici ! Et c'est dans la nature pastorale que les politiques de restauration et de gestion de la grande faune — pour ne parler que d'elle — s'exprimeront forcément. Veillons à ce que les meilleurs parmi les bergers ne soient pas lésés pour cause de sagesse. Tout cela n'est pas sans ambiguïté, mais guère plus que ma tour en faux ivoire d'antan.

D'ailleurs, les chercheurs de terrain — ça a l'air d'être un pléonasme — n'ont pas le loisir de se voiler la face ou de s'abriter derrière les poncifs à la mode. Les populations au sein desquelles ils évoluent les ramènent à la réalité ou les expulsent. Et moi, je préfère « rêver » avec elles que « raisonner » contre. C'est moins triste... — Michel BENOIT, ORSTOM, Richard-Toll, le 25 décembre 1983.